

Bonjour Bretagne, *Bonjour les côtes d'Armor,*

Il pourrait se trouver certains parmi vous à penser que ma présence ici relève du hasard ; celui de la politique ou de l'amitié. Ils auront sans doute raison. Mais plus que de la politique ou de l'amitié, il s'agit du hasard de l'HISTOIRE, quand elle fait un clin d'œil complice au présent en mémoire du passé. Je parlerais alors de l'HISTOIRE présente, celle dont la vocation est d'interpeller l'AVENIR.

Je m'adresse à vous aujourd'hui au nom de l'HISTOIRE, ne sachant point si elle vient à notre rencontre ou si, par la fatalité des mots, il nous revient d'en remonter le cours pour la retrouver. Quand bien même, des deux côtés de l'Atlantique, l'oubli ne cesse d'appesantir son voile entre nous, l'HISTOIRE, têtue, tenace, perdure. Haut lieu de souvenirs nous parlant, nous questionnant, elle gît là, entre nous, défilant mais retissant inlassablement par le jeu de la mémoire des liens qui rattachent la Bretagne à Haïti. Par delà les avatars soudés à la cruauté des hommes, à la dynamique de l'exploitation, ils continuent de nous rappeler que les uns et les autres restent tributaires d'un destin que malheureusement nous n'avons guère appris à faire, à vivre ensemble.

L'HISTOIRE présente ? Réduite à des riens qui gouvernent pourtant en Grand'Anse notre existence. N'est-ce pas les marins bretons qui nous ont appris à nommer la violence des hourvaris, les froides colères du Nordet, et à côté, les frissons des vagues au souffle du suroît et du noroît ? N'est-ce pas encore eux qui nous ont initiés à l'art de construire sans règle, ni compas, ni équerre, ces voiliers lourds, trapus, et, à l'opposé, ces bijoux légers, racés, élégants qui apportent entre quatre tempêtes et trois accalmies, le goût de la mer, la passion des vents à des riverains blasés ? La daurade salée et séchée est aussi un legs breton à une époque où se dessinait à peine l'épopée des terre-neuvas. Bien plus, la technique des palangres perpétue une tradition venue, semble-t-il de Lorient, quand de grands

voiliers chargeaient leurs cargaisons de produits des îles dans des anses, des criques, des baies apprêtées selon la fantaisie des matelots. Anse-du-Clair, Bonbon, Trou d'Enfer, Trou Chouchou, La Seringue, des noms que l'on voudrait ficeler à des symboles aux fins de découvrir en quoi ils racontent une aventure qui sonne comme une poésie du destin.

Cet héritage nous a coûté gros : l'esclavage avec son lit de turpitudes, de cruautés, d'aveulissements de notre dignité. Qu'importe, puisque ce destin imposé par la France au départ de quelques ports bretons, nous avons su le tourner avec éclat en nous forgeant un Autre, revendiqué dans un choix : « Liberté ou la Mort ! ». La question, aujourd'hui, ne sera pas de savoir ce que nous avons fait de cette liberté, mais comment nous préserver d'une mort lente, d'une agonie de tous les instants. Cette liberté, nous l'avons ensevelie, nous l'ensevelissons en permanence dans les décombres de nos passions mauvaises... parce que nous serions condamnés à fléchir, à plier sous le poids d'une victoire ancienne dont nous négligerions de déchiffrer le sens. Deux siècles après, elle tarde à être une victoire sur nous-mêmes.

L'histoire présente ? Quand il a fallu, après des années de tâtonnements et d'incertitudes, monter un système d'éducation en Haïti, c'est à la France, pardon, à la Bretagne que Haïti, via le Concordat avec le Vatican s'adressa pour ouvrir les jeunes intelligences haïtiennes à la vocation, à la fascination de l'universalité de la culture. Bien entendu, ce ne fut pas sans heurts. Notre amour-propre se trouva blessé quand nous dûmes ânonner avec humeur « Nos ancêtres, les Gaulois » à notre première leçon de grammaire, alors que, depuis 1804, notre Acte d'Indépendance nous enjoignait de renoncer à tout jamais à la France. Les religieux bretons, était-ce une manière perverse de reprocher à Haïti d'avoir choisi et retenu le français comme sa langue officielle d'enseignement, transplantèrent, avec hargne, chez nous les méthodes de répression dont ils

avaient été victimes à l'école, et s'acharnèrent à nous castrer en nous sevrant de notre langue, le créole. Curieusement, par un incompréhensible retour des choses, de commenter le texte « La dernière leçon de français » en classe de cinquième, nous convînmes, gagnés par l'émotion, d'aimer la France en l'élisant « Terre de Liberté ». Avec des mots de France, les religieux de Ploërmel conçurent le premier manuel d'histoire d'Haïti. Souvent par le fouet, donc dans la douleur, ils nous enseignèrent d'aimer notre pays que la France officielle avait pourtant évacué de la mémoire des Bretons.

Malgré cette amnésie voulue entre la Bretagne et Haïti, l'Histoire a persisté à être présente. Au prix du sang. Combien d'entre vous, ici, se rappellent, savent que les premiers combattants à avoir touché en 1944 les rivages de France, à quelques kilomètres de Saint-Malo, pour tester la défense côtière allemande, appartenaient à un commando amené par un officier d'origine haïtienne. Sa famille –le père venait d'Alsace– réussissait honorablement dans le commerce à Port-au-Prince. On raconte (par les « on dit » s'écrivent les légendes) que Madame Keiffer, apprenant la nouvelle de la mort glorieuse de son fils murmura : « Va où tu veux, meurs où tu dois », avant de s'écrouler, raide morte, derrière son comptoir. Deux vies haïtiennes pour une équipée qui n'a pas laissé de traces dans l'épopée de la Libération. France amnésique, passe encore ! Bretagne oublieuse... hélas ! Heureusement que quarante ans plus tard, la Bretagne se souviendra d'Haïti. De la belle manière. La démence impériale américaine s'était avisée, avec le consentement servile des gouvernants haïtiens de l'époque, de protéger le cheptel de la Floride de la peste porcine sévissant sur nos terres en éliminant tous les cochons noirs, une espèce introduite dans l'île par les gascons au 17^e siècle. Les haïtiens considéraient le cochon noir comme un symbole, car, égorgé sur des rituels vaudou, son sacrifice entérinait le serment du Bois-Caïman donné comme le texte fondateur de la Révolution haïtienne. La France, par l'intermédiaire de la Bretagne, offrit de réparer le sacrilège. L'Institut de Recherches agronomiques de

Ploufragan assura le contrôle vétérinaire et le transit des porcs noirs venus de Gascogne et de Chine. Un breton, Michel Monfort, un ami, chef de la mission de coopération à Port-au-Prince distribua en Grand'Anse les premiers cochons noirs qui s'habituerent à redonner une nouvelle signification à l'économie rurale par la revalorisation de l'actif des paysans. Si la Bretagne ne s'en souvient pas, la Grand'Anse, elle, se rappelle, gardant l'amicale faveur d'un breton comme la première manifestation d'une coopération solidaire.

La Grand'Anse ! Le département de la Grand'Anse ! Ce coin autre et particulier d'Haïti est ici, dans cette enceinte, au cœur de cette Bretagne si singulière et si différente, porteur d'un message clair à partir du paradoxe de l'HISTOIRE. Entre le vœu d'indignité conforté par les esclavagistes et celui d'universel, c'est à dire de l'ouverture à l'autre des religieux bretons, l'Association des Maires de la Grand'Anse vient rappeler, par delà les artifices de l'Histoire, actes et événements n'ayant de sens que celui qu'on leur accorde, que la Bretagne et la Grand'Anse, depuis le moment où la Flibuste les a mis en contact, ont deux points communs : leur façade maritime et la fertilité de leur terroir. Grâce à quoi la Bretagne nous aura appris à inventer le café, le cacao, le sucre de canne, pour le plaisir et les délices d'une métropole qui sautera allègrement des frivolités de la Régence, et un peu plus tard des futilités de Marie-Antoinette, au carrousel sanglant de la Terreur. D'une époque à l'autre, on aura dansé ou guillotiné en sirotant une tasse de café, en dégustant un bol de chocolat de la Grand'Anse.

Penché aux bords de ses plages, accroché aux flancs de ses collines, planté au sommet de ses mornes, le Département de la Grand'Anse magnifie le goût du café fort, densifie celui du chocolat crémeux, onctueux, tiré du Criolla, la Rolls Royce du cacao. C'est donc dire que, venant solliciter de la Bretagne une coopération sur une base de partenariat, nous ne débarquons pas les mains vides. Terre de cyclones, la Grand'Anse est aussi terre de récoltes abondantes pour des

agriculteurs entreprenants, terre de plages magnifiques pour des vacanciers quêtant des joies simples et pures, terre béant sur le grand large pour l'infini bonheur des « laboureurs de la mer ». L'AMAGA vous propose, non de vous lancer dans des actions à relents humanitaires qui nous aideraient à replâtrer les morceaux de désarroi de notre vie de peuple, mais à saisir les opportunités que, loin des turbulences de Port-au-Prince, la Grand'Anse offre à des investisseurs intéressés à promouvoir avec nous un développement durable. Etalé sur 1900 kilomètres carrés, soit à peu près le double du territoire de la Martinique, avec une population approchant 700 000 habitants (chiffres après séisme) à majorité de moins de vingt cinq ans, un éco-climat se prêtant à tous les types de culture, des ressources du sol et du sous-sol (carbonate de calcium, schiste bitumeux, carrières de marbre, soupçons de minéraux, fer et aluminium), un artisanat florissant, une agriculture performante, La Grand'Anse est prête pour tenter... pour entamer avec vous l'aventure du développement à travers une double exigence d'affirmation : ne plus demeurer l'être à partager que deux siècles d'isolement et d'exploitation ont éloigné des voies possibles de progrès économique et social, nous positionner comme être de partage équitable pour exalter avec vous les joies du monde.

L'humanitaire tue le développement. Je ne l'apprends à personne ici. Or en Grand'Anse, l'AMAGA a fait le choix du développement. Nous aspirons à nous développer pour exister bien, pour exister mieux. Ce n'est donc point une assistance que la Grand'Anse demande et qui serait une invitation à nous dépendre de nos rêves pour n'exister que de la compassion d'autrui. Nous voulons dépasser le stade du compassionnel pour aborder celui d'une logique d'actions solidaires, aux fins d'enclencher une dynamique de développement. Aussi l'AMAGA est-elle venue solliciter les compétences de la Bretagne pour un appui technique à différents niveaux :

Santé, éducation, formation de maîtres, formation de cadres moyens et supérieurs, planification urbaine, agriculture, environnement, aménagement du littoral, assainissement, aménagement du territoire, corps de métiers tels bâtiment, pêche, électronique, recherches en biotechnologies, etc.

Nous sommes venus aussi quérir vos investissements dans des secteurs où vous détenez une grande expertise et où nous croyons pouvoir vous garantir des avantages comparatifs :

- Agriculture
- Pêche
- Agro-transformation
- Tourisme, etc...

E.S.A.T

Lundi, j'ai visité un ~~C.A.T.~~ et une PME d'agro-transformation. Pourquoi, je vous le demande, ne serait-il pas possible de les dupliquer ici et là en Grand'Anse ? Pour d'abord nous inciter à produire pour vous. Nous enseigner ensuite comment produire plus sans renoncer à produire bio. Enfin transformer sur place notre production pour éparpiller chez vous et avec vous, dans le vaste monde, les multiples saveurs des Tropiques. En retour, pour compenser, vous nous vendriez, en plus des biens traditionnels comme autrefois mais pas du tout en regard de la seule logique du profit, votre savoir et votre savoir faire, adapté là où nous en aurions besoin. Transfert de technologies me direz-vous ? Bien sûr que oui !

Créer des emplois, générer des revenus. Développer, pourquoi pas ?, une coopération ouverte, intelligente par laquelle le plus simple acte d'échange s'établira voeu d'homme. Pour que l'existence, en Grand'Anse, cesse d'être présomption de précarité, pour que la foi dans l'avenir, l'espérance, se colore en Bretagne comme en Grand'Anse, de la passion de vivre nouée à l'idéal républicain de fraternité. Autant dire à un rêve de bonheur humain.